

"[Olga Tokarczuk, romancière globe-trotter](#)", par Catherine Simon, *Le Monde*, 18 novembre 2010

Comme les héros de son roman « *Les Pérégrins* », l'écrivaine polonaise ne tient pas en place.

Il n'y a pas (encore) de tableaux aux murs dans l'appartement de Wrocław (ex-Breslau) où Olga Tokarczuk vient d'emménager. Mais la porte du réfrigérateur est constellée de post-it. À chaque carré de papier correspondent une lettre et sa prononciation phonétique. L'auteur des *Pérégrins* en est à la première étape du travail qui précède, chez elle, la mise en écriture : le temps de l'enquête et de l'étude. Voilà pourquoi elle apprend l'hébreu. Parce que son prochain livre (le douzième ; quatre seulement ont été traduits en français) parlera de la Podolie, cet ancien territoire à l'est de l'actuelle Pologne, « où vécut, au XVIII^e siècle, la communauté juive la plus importante du monde ».

A chaque fois, c'est la même histoire : il y a d'abord, explique-t-elle, « un travail de documentation, d'archives ». De cette collecte, qui lui prend plusieurs mois, le livre ne régurgitera qu'une « petite parcelle ». C'est le cas des *Pérégrins*, qui aura demandé à Olga Tokarczuk, mais aussi, *mezzo voce*, à sa traductrice, Grazyna Erhard, de se pencher, rapporte cette dernière dans [Le Matricule des anges](#) (septembre), « sur la littérature de la Grèce antique, sur le cartésianisme ou sur la technique de la plastination des corps humains ». Pourquoi ce prélude laborieux, ce long « travail de doctorant » ? Parce que les connaissances scientifiques, ou l'idée qu'on s'en fait, forment un « langage commun » et demeurent, assure-t-elle, « le seul paradigme dans lequel les gens ont confiance » ?

Qu'elle parle de la mort qui approche, thème central de *Récits ultimes* (Noir sur Blanc, 2007), qu'elle s'interroge sur les maisons et les appartenances assignées, comme dans *Maison de jour, maison de nuit* (Robert Laffont, 2001) ou qu'elle confronte, comme dans *Les Pérégrins*, les voyages de touristes aux aventures scientifiques et/ou spirituelles des XVIII^e et XIX^e siècles, partout s'égrène la même bouleversante certitude : « Le monde est vivant, vibrant. Il n'existe pour lui aucun point zéro susceptible d'être mémorisé et compris (...). Il n'y a pas plus grande illusion qu'un paysage, puisque la fixité n'y existe pas », constate la narratrice de *Maison de jour, maison de nuit*.

Dans ces trois romans, on trouve une construction en puzzle, sorte de feuilleton faussement chaotique que traversent un ou plusieurs fils rouges. D'un livre à l'autre surgit « un univers à chaque fois différent, dans lequel Olga elle-même s'implique », commente Vera Michalski, cofondatrice des éditions Wydawnictwo Literackie (à Cracovie) et patronne des éditions Noir sur Blanc (à Genève). « Plus ouverte au monde que la plupart des écrivains polonais », estime l'éditrice, Olga Tokarczuk possède une « voix singulière », connue et reconnue en Pologne. Formidable nouvelliste, elle est à l'origine du festival du récit et de la nouvelle, créé il y a huit ans à Wrocław. Ses livres sont traduits en une quinzaine de langues – dont le chinois et l'hébreu, sans oublier l'allemand, l'italien, l'espagnol et (un peu) le français. Son dernier roman, paru en 2009, est un polar écologiste qui devrait être prochainement traduit chez Noir sur blanc.

Éclectique, capable de plaider la cause des bisons menacés du parc de Białowieżski avant d'expliquer comment un coiffeur jamaïcain lui a tressé ses premières dreadlocks à l'aéroport de Bangkok, la globe-trotter de la rue Wieżenna n'a pas toujours passé sa vie dans les trains et les avions. Elle a d'abord voyagé dans les livres. Ceux de la bibliothèque dont son père s'occupait. « J'ai appris à lire toute seule, à l'insu des adultes », se souvient-elle.

C'est à Pouchkine et à *La Fille du capitaine* qu'Olga Tokarczuk doit son prénom, sa sœur cadette recevant celui de Tatiana. Les parents, enseignants, travaillent alors à l'Université du peuple, la Klenica Uniwersytet Ludowy, installée au fin fond de la campagne, dans un « vieux château, coupé du monde », dit-elle. Un îlot de lumière, à la marge du brouillard communiste.

Née en 1962, Olga Tokarczuk passe son enfance dans ce phalanstère étonnant, une école libérale-libertaire, inspirée des idées du pédagogue danois Nikolaï Grundtvig (1783-1872) et financée par l'État (communiste) polonais. « Une quinzaine ou plus » de ces écoles existent à l'époque, forgées sur le même modèle progressiste. A la Klenica Uniwersytet Ludowy, on enseigne « les mathématiques et le savoir-vivre, les sciences humaines, le théâtre et... les règles du permis de conduire », raconte Tokarczuk. Une dizaine d'enseignants et une centaine d'enfants vivent ensemble, ces derniers appelant indifféremment les adultes « oncles » ou « tantes ». La petite Olga est âgée de 10 ans quand le pouvoir communiste décide de fermer les Universités du peuple. Au grand dam d'Olga, qui en parle comme de « l'expulsion du paradis ».

La famille retrouve une vie « normale » : les parents continuent d'enseigner, mais dans des établissements ordinaires. Leur fille s'inscrit à l'université de Varsovie en psychologie. L'œuvre de Freud n'est pas au programme, mais on la trouve en librairie. La jeune étudiante dévore *Au-delà du principe du plaisir* : une « illumination », dit-elle. Une de ses nouvelles (non traduite), intitulée *Che Guevara*, décrit la relation entre un psy et son patient, le premier finissant « mangé » par l'univers mental du second. L'intérieur des gens (de leur psychisme, comme de leur corps) est l'une de ses obsessions. La mobilité en est une autre. Née à la campagne, installée à Wrocław – « la seule ville de Pologne où je peux vivre », dit-elle –, Olga Tokarczuk se définit par le fleuve : « Je suis de l'Oder, c'est ma "Heimat" » (patrie). En deçà ou au-delà de la Pologne ? « C'est dur d'être polonais, ça sent la poisse, le mauvais karma !, soupire-t-elle. A cause d'Auschwitz, bien sûr. Mais pas seulement. C'est une histoire longue, douloureuse, un combat continu contre ses complexes d'infériorité. Et parfois de supériorité. » Une histoire d'Europe, en somme, enfouie quelque part en Pologne. Ou en Podolie.

CRITIQUE

**"*Les Pérégrins*", d'Olga Tokarczuk : "Bouge, allez, bouge !"
par Catherine Simon, *Le Monde*, 18 novembre 2010**

Tressé de mille et un récits, lettres, notes personnelles, ce roman baroque, souvent proche du documentaire, se lit comme on explore une ruche.

C'est un carnet de voyages. Au pluriel, oui. Tressé de mille et un récits, lettres, notes personnelles, *Les Pérégrins*, roman baroque, souvent proche du documentaire, se lit comme on explore une ruche : en passant d'une alvéole à l'autre, de l'histoire de Kunicki, dont la femme et l'enfant ont disparu, croit-il, au cours d'une balade sur une île, à celle du docteur Blau, spécialiste de la plastination des tissus humains ; en sautant d'une salle d'aéroport au métro de Moscou ; de la diligence qui emporte vers Varsovie le cœur de Chopin (prélevé après sa mort) au crâne d'un vieil homme victime d'une hémorragie cérébrale, le sang inondant d'un même mouvement la cervelle et la mémoire d'une vie - souvenirs des livres aimés, des villes visitées, des gares et des aéroports traversés... Le corps et l'âme, en somme.

"*Bouge, allez, bouge ! Béni soit celui qui marche !*" : tel est le credo des *Pérégrins*, nom d'une secte religieuse qui s'est développée au XVIII^e siècle en Russie. Sa véridique histoire, contée en deux pages (248 et 249), donne une clé du livre. Pour échapper à l'Antéchrist, l'unique salut est dans la fuite : "*Laissez ce que vous possédez, abandonnez vos terres et mettez-vous en route !*", répètent ces galopeurs fanatiques. Quiconque s'arrête de marcher sera "*pétrifié*", "*épinglé comme un insecte*", à l'instar de Jésus sur la croix. Voilà pourquoi, explique la narratrice, les "*tyrans de tout poil*", favorables à l'Antéchrist, "*persécutent les Tziganes et les juifs, sédentarisent de force les gens libres*". Vendu à 82 000 exemplaires en Pologne, *Les Pérégrins* a reçu en 2008 le prix Nike - équivalent du Goncourt.

Les Pérégrins (Bieguni), d'Olga Tokarczuk, traduit du polonais par Grazyna Erhard. Noir sur blanc, 380 p., 24 €.